



LES GARDIENS DE LISIEUX

Nouvelle

Zouavo Scudeller

LES GARDIENS DE LISIEUX

Bruno Scudeller

LES GARDIENS DE LISIEUX

Nouvelle

www.brunoscudeller.fr



Bruno Scudeller Auteur



bruno_scudeller

« Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence. »

« Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. »

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite" (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

Copyright © 2024 Bruno Scudeller
www.brunoscudeller.fr
Tous droits réservés.

D'après la nouvelle ***Le gardien de Saint-Désir***, primée à la
3^e place lors du Prix Lecteur 2021 de la commune de Saint-
Désir

Il ne se passait pas grand-chose à Saint-Désir de Lisieux, en 1978.

Jusqu'à ce crissement de pneus.

Assis sur un banc, sous les fenêtres de la mairie, Francis, cette année candidat au bac de français, se concentre sur *La peste* de Camus, à lire impérativement avant la fin de la semaine. C'est écrit sur le cahier de textes depuis des lustres, mais comme il est plus lièvre que tortue, il attend le dernier moment.

La Simca 1000 Rallye blanche et noire s'arrête juste devant lui. Quatre armoires normandes bondissent, par magie, de cette petite boîte en fer.

Tout Lisieux évite ces gaillards défavorablement connus. Le choix ne lui est pas laissé entre la peste et le choléra. Il est attrapé au col par le pull. Il comprend vite qu'on lui reproche de faire du zèle, d'arrêter trop de buts lors du championnat de foot, de trop privilégier son équipe.

La montée en division d'honneur est en jeu entre les clubs rivaux. Et l'honneur, plus on en manque plus on en cherche, c'est humain. Pour le match de foot retour, il a vraiment intérêt à plonger dans le sens inverse du ballon, sinon...

Il est tétanisé par les menaces, mais c'est aussi un coup de couteau dans l'idée qu'il se fait du sport, de la loyauté vis-à-vis de ses coéquipiers et du maillot sur le dos. À dix-sept ans, autorisé à jouer en senior avec les adultes, il se demande s'il est à la hauteur. Le capitaine adverse lui ordonne de tricher.

Celui que l'on appelle Cobra ou le serpent, le caïd du coup de tête, l'orageux videur de la boîte en vogue, lui crache son venin à la face, le secoue si fort que tombe, de son sac, l'album Panini, presque complet, de photos de joueurs de foot. Peu nombreux, dans les cours d'école, sont ceux qui échappent à la folie actuelle d'acheter, au fil des semaines, les pochettes, au Chiquito, le bar-tabac à l'angle de la rue. Des mois de patience à collectionner les vignettes. Étrennes et argent de poche disparaissent dans la Simca Rallye 3 des brutes patentées. Il a échappé au coup de front dans le nez. Poussé à accepter la place de gardien de but dans l'équipe première, dès le début, il avait l'intuition que cela lui amènerait plus de problèmes que de satisfactions. Le monde du ballon ne tournait pas très rond, les adversaires n'avaient rien de sport et à chaque match, il avait le sentiment d'être la cible des balles.

La fille du Maire est témoin de l'agression. Elle observe Francis depuis la lucarne de sa chambre, dans la toiture ardoisée de l'hôtel de ville. Elle se demandait combien de temps il allait rester le nez dans son livre, sans le pointer dans sa direction. Ils avaient prévu de réviser ensemble et il la faisait attendre. Elle était la fille unique du père Orca, lui, le fils du garagiste, elle portait le nom d'Olivia, on l'appelait Francis.

Depuis le primaire, les deux sont inséparables. Voisins à la ville comme à l'école, ils le sont, cette année encore, coude à coude, en classe de première. Ce qu'elle a vu par la fenêtre la révolte. Son doux géant s'est fait malmener sans rien dire. Elle descend en courant jusqu'au banc consoler son prince charmant tout blanc.

Ils grimpent jusqu'à l'antre d'Olivia, tapissée d'instruments de musiques, chargé de vinyles, de coussins,

un studio caché sous les toits. C'est pour Francis le plus beau des terrains, un coffret, un écrin.

- Qu'est-ce qu'ils te voulaient ?
- Rien, à part me piquer mon album de photos.
- Arrête, je te connais par cœur, tu es incapable de mentir, ça se voit tout de suite.
- Je t'assure.
- Tu ne fais pas de bêtises avec eux au moins ?
- T'es folle.
- Raconte-moi alors.

Francis connaît la jeune fille. Enfin, oui et non. En dix ans, la poupée du cours élémentaire est devenue une petite jeune femme brune, pétillante avec un sacré caractère. Sur la décennie, lui aussi a grandi jusqu'à dépasser un mètre quatre-vingt-quatre, mais dans la tête, c'est toujours un bébé. C'est sa mère qui lui dit ça. Elle exagère.

Pour en revenir à Olivia, il sait bien qu'elle va le cuisiner jusqu'à obtenir la vraie raison de l'altercation. Il livre donc la vérité.

- Laisse-moi gérer la situation surtout.
- Hors de question, je ne vais pas les laisser te faire du mal.
- Ils ne me feront rien.
- Tu vas laisser passer des buts ? Tu comptes faire perdre l'équipe ?
- Bien sûr que non !
- Alors, il faut en parler.

Sans attendre la réponse, elle dévale l'escalier jusqu'au bureau de son père, deux étages plus bas. Monsieur Orca est vite informé des intimidations dont le grand blond aux chaussures cramponnées est la cible. Même les loisirs ne sont pas à l'abri des trucages et des pressions.

- Papa veut te voir, lance Olivia essoufflée.
- J'irai.
- Il t'attend, tout de suite.

Le bureau du maire est de plain-pied avec les habitants qui passent sur le trottoir. Francis croit apercevoir une Simca 1000 qui passe au ralenti sur la route de Falaise. Aux mains moites, s'ajoutent les battements de son cœur.

La pièce est vaste, mais simple. Le mobilier semble être là depuis des siècles, la bibliothèque aussi vieille que les ouvrages bien rangés dedans. Un cadre de photo en couleur semble la seule nouveauté entre les couvertures grises. Le président de la République, jeune et bronzé, sur fond de drapeau tricolore modernise la salle. Cette image d'autorité souriante, qu'il a vue à la télé s'inviter à dîner chez les Français, le rassure.

Monsieur Orca est plus traditionnel, impressionnant. A-t-il à faire à son entraîneur de foot, à son instituteur de cours moyen, au maire, au père d'Olivia ? Que lui a dit sa fille ? Va-t-il croire qu'il n'a rien à voir dans cette histoire ? Serait-il le joueur le plus corruptible qu'on le choisisse ainsi pour fausser le match ?

L'homme du Sud a les mâchoires serrées. D'un coup de menton, il lui montre une chaise. Il doit bien avoir dans les quarante ans. Quelques cheveux blanchissent à ses tempes, contrastant avec son teint mat.

Bientôt le bac, l'école primaire de Saint-Désir est loin. Pourtant, il revoit la règle en métal, l'adjointe pédagogique de l'enseignant. Il déambulait entre les tables pendant la dictée, la règle dans le dos, en articulant les liaisons.

À l'approche de la blouse grise, mains humides et battements de poitrine étaient la sensation partagée par tous les élèves concernés, sauf pour Olivia dont l'orthographe était déjà impeccable. À ce moment-là, il ne savait plus s'il fallait accorder ou non, si le complément d'objet était direct ou non. Le seul objet toujours direct était la fameuse règle en fer. Francis a encore à l'oreille le son de la barre de fer derrière la tête comme un diapason donnant l'accord, pour le coup, grammatical. Un mal de crâne, une correction immédiate, mais cinq points conservés pour le bulletin trimestriel. Monsieur Orca ne faisait pas de détail, quatre points la faute. Zéro de moyenne en dictée sur l'année était à relativiser, mais pas aisé à expliquer aux parents.

La plupart des joueurs du club l'avaient eu comme instituteur. Tous avaient fait des progrès scolaires. Les plus obtus avaient fini par avoir la bosse des maths. En fait, c'était l'instituteur l'entraîneur et personne ne traînait, ne se risquait au retard ou au mauvais comportement sur le terrain.

Francis, silencieux, s'assoit face à Monsieur Orca qui le fixe, avec son regard obsidienne de lave froide. Il a le sentiment, comme avec Olivia, qu'il n'est qu'un livre grand ouvert, décrypté jusque dans ses plus petits caractères.

L'entraîneur ouvre le tiroir central du bureau et sort un album de vignettes Panini. Ce n'est pas celui de Francis. Par quel miracle l'aurait-il instantanément récupéré ?

Machinalement, il feuillette les équipes dont la plupart des visages de joueurs sont collés dans les cases à cet effet. Même à l'envers, Francis reconnaît les maillots, les verts de Saint-Étienne, les jaunes et bleus de Sochaux, le lys royal du Losc de Lille.

— Ne serais-tu pas en train de flirter avec les règles, Francis ?

Comme un lapin dans les phares, il ne sait pas quoi répondre. L'objet de la question est-il direct ou indirect ? Qu'est-ce qu'Olivia lui a raconté de leur histoire ? Il fait l'idiot, sans avoir à se forcer.

— Comment ça ?

— Olivia m'a tout dit, mais j'aimerais te l'entendre me le raconter.

Francis devient blanc, puis s'empourpre jusqu'à ressembler au maillot de l'AS Monaco.

— Connais-tu ton but, Francis ?

— Dans la vie ?

— Je veux juste être sûr que tu défendras bien le but de l'AS Saint-Désir.

Un poids s'envole.

— Bien sûr, l'Amicale Sportive, à cent pour cent. Jamais je ne ferai exprès de prendre un but. Mais le problème est que je n'ai pas le niveau pour être en senior, ça tire trop fort. Si en finale, je n'arrête pas un ballon, tout le monde pensera que j'ai été acheté. Je veux retourner en junior. S'il vous plaît.

— Ce n'est pas la technique qui compte, c'est l'esprit.

Monsieur Orca laisse l'album ouvert sur l'équipe de Lille des années cinquante ou soixante, pointe son doigt sur le goal du Losc.

— Tu le reconnais ?

— Bien sûr, c'est Monsieur César.

— Avant de renoncer à cette chance de jouer en équipe première, va prendre conseil auprès de lui. Tu sais qu'il a été gardien en première division avec une carrière internationale ? Quand l'on défend un but, ce n'est pas simplement trois bouts de bois, c'est une équipe, une ville et, à haut niveau, c'est tout un pays. Au final, tout le monde est gardien de quelqu'un, de quelque chose, c'est un rôle universel... Il te dira cela mieux que moi. Iras-tu le voir ?

Francis acquiesce de la tête sans répondre. Le maire collectionne les vignettes comme un gamin, ça alors ! Il ne l'aurait jamais imaginé et soudain l'homme gagne en proximité. Celui-ci lui tend l'album en cadeau, comme pour sceller la promesse.

— Non merci, je ne peux pas, décline Francis, bien placé pour savoir ce que représentent ces photos pour un collectionneur. Je récupérerai le mien.

— Prends juste la photo de César, je l'ai en triple.

Le jeune gardien retrouve Olivia dans sa chambre. Il a repris des couleurs. Elle se blottit contre lui, allongée sur le lit sous l'affiche de Saturday Night Fever. Il tient la photo de César à bout de bras. L'ancien international de Lille ressemble à un acteur américain de ces années-là. Il aurait très bien pu jouer dans un western. Presque trente ans plus tard, il a retiré les gants, est devenu responsable du stade de Lisieux et fait référence auprès des équipes de foot des pupilles jusqu'aux seniors.

Il faudrait commencer à faire des fiches sur La peste de Camus, l'échéance du bac approche, c'était le programme avant l'agression.

— Va au stade, encourage Olivia, ne t'inquiète pas, je te donnerai la copie du résumé avec un carbone. C'est

dommage, je n'ai pas le droit d'utiliser la photocopieuse à alcool de la commune.

— J'aurais pu le recopier à la main.

— C'est juste pour que tu aies les grandes lignes ; ça ne te dispense pas de le lire !

— Le titre, la couverture, ça ne donne pas envie !

— Justement, il ne faut pas en rester à la couverture, il y a un message caché, il faut toujours chercher sous les apparences.

— Alors là, s'il y a quelque chose à découvrir... rit-il en commençant à chahuter, essayant de regarder sous son chandail.

— Arrête idiot, réponds, tu le liras ?

— Oui, Mademoiselle Orca ! Promis.

Francis pédale depuis un bon quart d'heure pour se rendre au stade. Il teste, dans sa tête, la formule de politesse pour aborder l'ancien joueur, d'un abord difficile. Il faut qu'il soit clair, bref et poli.

Ce vélo de course Peugeot, double-plateaux, dix vitesses avec les manettes fixées au cadre, est une merveille. Sans effort, l'église cubique en béton de Saint-Désir est déjà derrière, la piscine, à côté de la maison des jeunes, a été avalée en trois coups de pédale. Il est passé devant le lycée Gambier qu'il fréquente depuis la sixième, aborde la grande ligne droite, le marché aux bestiaux sur la gauche, l'usine Paul Dahl un peu plus loin, la prison à droite devant laquelle il passe à fond de dixième pour ne pas traîner dans ce quartier malfamé.

Avant le pont de la Touques, un coup d'œil à droite dans la cité. Comme un pressentiment, la Simca Rallye est

garée sous les arbres. Son album est peut-être encore dedans, mais il n'ose pas s'arrêter.

La roue avant coincée dans le parking à vélo du stade, l'antivol est en place. Francis répète une dernière fois son accroche d'introduction. Repérer son homme est chose facile, il est toujours là comme le sémaphore sur la côte, sa stature imposante ne prête à aucune confusion.

— Puis-je vous entretenir un instant ?

Monsieur César, une tête de Cerbère, des mains comme des battoirs à linge, le dévisage.

— Jeune homme, de ma vie, jamais je ne me suis laissé entretenir !

— Non, mais, ce n'est pas ce que...

— Qu'est-ce tu veux ? Que je t'entraîne, c'est ça ? Je t'ai déjà vu dans ta cage. Tu pourrais être très bon, mais tu as peur du ballon. Je ne sais pas pourquoi. Demande-toi pourquoi tu as la trouille des baudruches, demande Monsieur César en lui posant ses gros poings sur la poitrine avant de s'en aller.

Francis, dépité, s'excuse, dans son dos, de l'avoir dérangé. Conscient qu'il s'adresse à un monument du foot, membre du Panthéon Panini, il tente, le tout pour le tout et lui demande un autographe.

L'ancien goal s'arrête, se retourne, revient sur ses pas. L'adolescent lui tend un papier. Il se voit sur une petite vignette, tout jeune, sorti d'un portefeuille de gamin. Il lui faut se faire à l'idée qu'il figure désormais dans les pages d'histoire du sport. Un grand dadais blond, maladroit, attend. Il doit s'avouer que ça lui rappelle des souvenirs, il n'a pas toujours été un international sûr de lui.

Il se prête au jeu et signe d'un trait lourd sur le portrait d'un César révolu, dont l'empire s'efface peu à peu des mémoires.

Francis raconte, le lendemain matin, l'histoire à Olivia. Il n'est pas plus avancé et s'inquiète d'affronter l'équipe des brutes.

— T'as pas une idée ?

— J'en ai plein, répond la jeune fille du tac au tac, en chemise à carreaux de cow-boy.

— Tu penses, toi aussi, que j'ai peur du ballon ?

— Je ne sais pas, mais j'entends ta mère dire tout le temps « *Il ne le fait pas exprès, il ne connaît pas sa force* ».

— Justement, je ne devrais pas avoir la trouille.

— Je pense que tu as pris l'habitude d'éviter le contact parce que tu es plus grand, plus fort que les autres. Tu as peur de faire mal. Rappelle-toi le voisin que tu as failli étrangler en jouant, tu t'en es rendu malade, je le sais, j'étais là.

— Mais en équipe sénior, ils sont tous au moins de ma taille.

— Eh bien voilà, il faut que ça monte là-haut, que t'arrêtes de reculer, de rentrer dans le but avant le ballon ! Avance, nom d'un chien, sur les attaquants ! Ce ne sont pas des débutants ! Ton physique n'est pas un handicap, au contraire, c'est une chance pour ton équipe. N'aie pas peur, ma grande peluche, si César ne veut pas, je vais t'entraîner, moi, et tu vas avoir intérêt à te bouger les fesses !

Commence alors une bataille de polochons endiablée, habituelle chez elle, pour communiquer la tendresse qu'elle n'ose exprimer. Elle prend l'initiative du combat, car pour les déclarations romantiques, elle peut toujours attendre après Francis.

Olivia, la musicienne, n'est pas foot pour une ronde. Sa passion est la guitare, sa conviction profonde, les notes ont un pouvoir insoupçonné. Des blanches, des noires, des croches qui, selon les associations, forment des émotions, des passions joyeuses, parfois tristes, les plus belles.

Ce n'est pas à l'école de musique Paul Bert qu'elle a appris cela. Bien que fille d'instituteur, elle n'est pas tendre avec les éducateurs de ce lieu de culture, des culturistes, gonflés au solfège comme des montgolfières, juste capables de tenter, sans y parvenir, de la détourner de ce qui sera, elle en est sûre, sa vocation.

Remontée comme une pendule contre l'institution, elle a voulu savoir qui est ce Paul Bert. Elle a l'impression d'être la seule à s'en soucier. Ses copines sont bizarres, elles peuvent fréquenter le lycée Gambier des années, déambuler sur le boulevard Carnot des kilomètres, sans savoir à qui elles ont affaire. Peut-être est-ce elle qui est spéciale, mais il lui faut absolument savoir qui sont ou étaient ces gens ? C'est sans doute pourquoi son père la taquine en la surnommant « *la fouine* ». Elle passe des heures à la bibliothèque municipale au fond du jardin public. Ça sent l'encaustique dans le grand escalier en parquet.

De dictionnaires en livres d'histoire, elle finit par savoir qui s'expose sur les plaques de rues, sur le fronton des écoles. Carnot la libéra d'un malaise quand elle lut qu'il s'agissait de Sadi Carnot et non pas Sadique Arnaud, comme elle le prononçait depuis toujours. Pour en revenir à Paul Bert, il n'avait jamais mis les pieds à Lisieux, était médecin, mort à Hanoï du choléra. Olivia se dit alors que si l'on peut mourir docteur, l'on doit pouvoir survivre comme musicothérapeute autodidacte ! En effet, au Centre d'Information et d'Orientation personne n'a pu la guider vers un cursus de formation adaptée. Ça n'existe pas, lui a-

t-on répondu. C'est le conservatoire ou une école d'éducateurs spécialisés !

Son professeur sera son radio transistor à piles, son premier petit ami qui lui procura un arc-en-ciel d'émotions, le soir, tous deux cachés dans son night-club, sous les draps. Sans même comprendre les paroles, les Rolling Stone, Status Quo, Van Halen lui procurent de l'énergie, lui donnent envie de danser, de bouger, de se battre.

Les notes, associées au français, Ferré, Brel, Brassens lui donnent envie de réfléchir, de s'engager, d'apprendre à produire de l'effet grâce à la tournure des phrases. Chez les artistes à la mode, elle apprend les paroles par cœur. Elle adore Jean-Patrick Capdevielle : *« Tous les rapaces du pouvoir menés par un gros clown sinistre foncent vers moi sur la musique d'un piètre accordéoniste »*.

Elle aime réciter ces vers à son père que ça énerve, sous le portrait tricolore du Président au pouvoir, l'André Verchuren de l'Élysée.

Et puis, il y a des accords de guitare, reconnaissables entre mille comme une signature manuscrite. Trois notes claires comme de l'eau et elle imagine qu'un autre Francis, le sien, lui chante *« Je viens du ciel et les étoiles entre elles ne parlent que de toi »*. Elle se trouve bête, mais un petit texte tout simple sur un arpège la réchauffe, la fait fondre comme la neige. Elle a eu le déclic, le signal, les notes de musique ont le pouvoir de fendre l'âme : elle sera musicothérapeute, n'en déplaie au conseiller des fausses orientations qui ne voit que le passé au travers de ses lunettes.

Comme rien ne se produit par hasard, un industriel japonais vient juste d'inventer un procédé pour écouter du classique pendant qu'il joue au golf, sorte de radiocassette

portatif, miniaturisé avec des écouteurs. Olivia envisage de dévaliser sa tirelire pour acheter cette nouveauté, aux Dames de France, le grand magasin du coin.

Avant de devenir le cobaye de la fille, Francis doit s'entraîner au stade avec l'équipe, sous la direction du père. Il enfourche son vélo, dévale la route de Caen. Le son des pignons lubrifiés est une musique. Il est en forme, il passe la prison, à fond de dixième, tête baissée.

Avant la Touques, il pense à la Simca Rallye. Il lève les yeux. Sur le pont, à quelques mètres, une rangée de silhouettes lui barre la route comme un passage à niveau baissé. Il n'a plus le temps de freiner, alors il crie, de peur de blesser, pour avertir. Dans son dernier souvenir, il voit le serpent, un bâton à la main et plus rien.

Au volant de sa 504, plongé dans des souvenirs pénibles, l'entraîneur semble aussi tuméfié que son passager, une ecchymose géante, aux yeux gonflés, aux mains difformes. Ils sortent du dispensaire de la Croix-Rouge où sont soignés les gens, sans jugement.

Francis a un bandeau sur les yeux, deux grosses boules blanches au bout des bras, du mercurochrome sur le visage. Ses lèvres gonflées, collées, lui font trop mal pour parler. Assis sur le velours rouge de la voiture, il écoute son entraîneur se confier sur son adolescence à Alger. Il a vu les voisins avant comme des cousins progressivement ne plus rien partager, se défier, se déchirer, s'entretuer, sa terre natale disputée, abandonnée.

— Pourquoi ne t'es-tu pas défendu, Francis ? La défense est légitime. Tu aurais pu les mettre en pièces. Je ne te fais pas de reproches. Maintenant, tu es forfait pour le match retour. Ils ont déjà gagné en piétinant les valeurs du sport. C'est insupportable.

Le silence revient dans l'habitable feutré. Francis aime bien les voitures, celle-ci est confortable, sécurisante. Son père, contremaître dans un garage, a toujours été, comme Monsieur Orca, fidèle à la marque au lion de Sochaux et très fier de sa 104 achetée neuve. Francis, à l'époque, espérait la 304, comme pour reconnaître la promotion du paternel, ancien ouvrier devenu agent de maîtrise.

La 504, c'est autre chose, le haut de gamme.

— Tu sais qui m'a convaincu d'être gardien de but ? demande l'entraîneur.

— Francis voudrait poser une question, mais fait juste non de la tête.

— Eh bien, c'est un jeune goal du Racing d'Alger, ça te dit quelque chose ?

— Francis fait toujours non de la tête.

— Et sais-tu qui m'a donné envie de devenir instituteur ?

Francis continue à faire non de la tête, avançant dans l'histoire à l'aveugle.

— Louis Germain ! Ce nom ne te dit rien ? C'est normal, de l'histoire ancienne. C'est l'instituteur qui a changé la vie de ce jeune gardien de but des quartiers pauvres d'Alger. Le maître d'école détecta, comme un sélectionneur de joueurs, le potentiel de ce petit orphelin de père, de mère analphabète, l'entraîna dans les études et l'enfant des rues deviendra... Albert Camus. Si je te dis ça, c'est parce qu'une des phrases célèbres de Camus est « *Un homme, ça s'empêche* ». Il te donne donc raison dans ta

réticence à recourir à la force et clairement condamne tes agresseurs.

Monsieur Orca n'attend pas de réponse, il semble ne pas en avoir lui-même. Il vérifie avec le levier de vitesse au volant qu'il est bien au point mort, et met le contact. Le compteur de vitesse s'éclaire, des lumières se reflètent dans ses verres cerclés de métal, comme l'image de la baie d'Alger éclairée qui s'éloigne dans la nuit. L'instituteur semble avoir oublié sa pédagogie à coups de règle en fer et ajoute avant de lancer le moteur avec la clé :

— S'empêcher, ça ne veut pas dire tout accepter, Francis. Camus a été résistant pendant la Seconde Guerre, il a été un homme révolté. Défendre, tu vois, n'est ni agresser ni se soumettre.

Deux jours plus tard, Francis a toujours les yeux au beurre noir. Il ne peut dire s'il a recouvré la vue. Le miroir lui donne-t-il la vérité ? Les gouttes de la pharmacie brouillent son regard de créature hybride entre raton laveur et poisson japonais. Ses doigts, écrasés à coups de talons par le chef de la bande, le font encore souffrir sous les pansements. Ses mains immobiles lancent des aiguilles à couper le souffle. Il tente de les bouger au prix d'un tollé de douleurs. Il continue, ordonne à ses doigts de se solidariser en un poing uni. Ils refusent, se rebiffent par des morsures de nerfs à vif. Il comprend la souffrance de ces dix petits joueurs éclopés, traumatisés, offensés, mais une équipe, menée au score, n'écoute pas les mauvaises raisons d'abandonner et doit, plus que jamais, se souder.

Alors, il s'inflige l'expérience, paradoxalement jubilatoire, où la volonté fait taire la douleur. Il n'écoute

plus la sensation mordante, la défie, la combat, la congédie, ferme ses écouteilles aux jérémiades médiocres jusqu'à sentir une chaleur au cœur de son poing qui bat. Il pourrait le serrer plus fort encore, se faire plus mal. C'est lui qui décide maintenant de l'action, ce qu'il en coûte.

Les entraînements ont repris à l'approche du match fatidique. Sur le stade, Monsieur Orca et les joueurs du club, face à une lignée de ballons, tirent, sans pitié, sur lui, par salves rapprochées. Walkman sur les oreilles, cernes violacés sous les yeux, pansements aux mains, le jeune gardien fuse aux quatre coins des cages, plonge, se relève et se dandine joyeusement, entre les shoots, comme agité par un marionnettiste invisible.

Olivia a trouvé chez le disquaire une cassette audio de ce nouveau groupe anglais, Dire Straits, littéralement « *dans la dèche, la panade* », une musique de circonstance. Elle a vu juste, ces diables de musiciens agitent les manches de guitares comme des balais magiques, transforment, dans la chanson, des joueurs de bal du samedi soir en sultans du rythme, mais surtout un raton laveur en chat bondissant.

Le match est pour bientôt. Monsieur Orca range les ballons dans les filets, non sans féliciter Francis pour ses détente inédites. La musique a levé ses inhibitions, réveillé ses capacités, transcendé ses muscles. Il a plongé comme jamais, avancé sur les tirs sans frémir, est sorti de lui-même, tiré par les oreilles. La bande-son est maintenant terminée, la musique sur off, le gardien se sent au bout du rouleau. Le silence coupe les fils. Francis redevient une poupée de chiffon au mascara outrancier, avec des boules de gaze ridicules, des gants de Mickey.

Colosse aux mains fragiles, la prétention de monter en division d'honneur enthousiasmante tout à l'heure lui apparaît maintenant pathétique. Le sentiment d'être le maître de sa douleur au moment de fermer le poing s'est évaporé. À quoi servent les modèles, les auteurs, les enseignants, les entraîneurs si leurs messages sont impraticables ?

Les Kopa, Camus, César seraient-ils des astres qui rappellent juste les années-lumière qui nous séparent d'eux ? Monsieur Orca le regarde et le déchiffre comme un acte d'état civil. Il ne sait que dire, puis s'entend prononcer :

— Même si plus personne ne s'en souvient, avant d'être des noms de lycée ou de stade, Marcel Gambier et Louis Bielman étaient des gars comme toi, qui ont fait face aux événements, ont trouvé, en eux, la force pour défendre un but commun.

Olivia, musique dans les oreilles, se repasse Dire Straits pour comprendre et ressentir l'impact du morceau sur Francis quand celui tape à la porte de sa chambre. Avant le match, il voudrait un air de détente pour ne pas se mettre trop de pression. Elle cherche dans sa pile de bandes magnétiques comme pour elle, tête contre tête, un écouteur chacun, elle enclenche, pas tout à fait par hasard, la cassette des mots bleus de Christophe. Il est question d'une fille qui va sortir de la Mairie...

Il a eu cette chanson toute la nuit dans la tête. Il voulait s'endormir, mais ne le pouvait pas, il aurait souhaité que le temps s'arrête, mais celui du match est déjà là.

Francis regarde les tribunes du stade Louis Bielman où s'installent les spectateurs en rangs serrés. Les

adversaires investissent le camp d'en face. Les auteurs de son lynchage sont assurés de leur victoire. Francis pensait leur faire l'effet inquiétant d'un revenant et en fait, tout le monde se marre. La foule frémit comme un champ de blé sous le vent.

Le sifflet d'envoi ne se fait pas attendre. Plus bas les uns que les autres, les coups pleuvent. L'équipe adverse, faute d'avoir réussi à corrompre, use de toutes les bassesses tolérées par les règles du jeu. Leur technique est gaspillée dans l'exploitation des failles du règlement. Ils fautent dans les angles morts de l'arbitre.

Jérônimo, avant-centre de l'équipe de Francis, est le Rocheteau de Saint-Germain la Campagne. Bouclé comme son référent vert, il est le plus petit, mais le plus vif. Il évolue sur le terrain comme dans la vie, aussi rapide de jambes que d'esprit. Son sens du calcul de trajectoires lui indique où se placer sans trop d'effort pour qu'un ballon lui arrive dans les pieds. L'alchimiste a le don de transformer une passe maladroite en occasion de but. Les ballons perdus trouvent leur gourou et se mettent à obéir, à jouer, à jongler, à prendre de l'effet.

La bande à Cobra l'a vu dans ses œuvres et le redoute.

La rencontre est sous haute tension, à la limite, en permanence, de l'incident, de l'accident, du carton. Les gardiens de part et d'autre verrouillent l'espace. Aucun but n'est enregistré à la mi-temps. Les tentatives repoussées n'ont pas épargné les plaies aux mains de Francis. Olivia lui a fait écouter, juste avant la rencontre, du Van Halen, décibels à fond.

Il ne croyait pas vraiment à ces fables sonores, mais constate que ses poings résistent aux boulets de canon adressés par les adversaires.

La seconde partie est tout aussi rude. Peut-on encore parler de jeu ? C'est une guerre larvée. Jérônimo, traverse le terrain en driblant les défenseurs un à un. Il arme son tir visant l'intérieur de la transversale. Le goal de l'équipe, dans une détente de jaguar, neutralise l'attaque, concédant un corner.

Le Rocheteau bouclé reprend son souffle, s'écarte de la surface de réparation pour se faire oublier. Son collègue, à l'angle de la pelouse, le cherche des yeux. La combinaison a été répétée. Le ballon monte dans les airs, l'avant-centre démarre comme une flèche connaissant le lieu d'atterrissage, les adversaires ont le nez en l'air, il est à pleine vitesse en direction du gardien. Cobra se précipite pour lui couper la route.

Jérônimo est salement taclé dans les chevilles alors qu'il n'a pas encore la balle. L'arbitre retient la collision comme involontaire, le doute sur l'intention bénéficie à l'agresseur. La foule n'a pas la même tolérance. L'auteur du geste se fait brocarder par les supporters. Chauffés à blanc, ils voient rouge, l'avant-centre est, en urgence, brancardé par les pompiers.

Tout est allé vite. Francis, à l'autre bout de la pelouse, n'a pas bien vu l'action. Son camarade est au sol, inerte. Les accidents n'arrivent pas qu'aux autres, le joueur ne se relève toujours pas. L'information lui arrive enfin. Fracture à la cheville ou au péroné, la saison est finie, sa carrière peut-être déjà un souvenir.

Le nombre de remplaçants épuisés, l'équipe de Francis se bat en infériorité numérique. Le responsable

écope d'un carton jaune, pas de quoi effrayer ce nid de serpents. La rumeur veut que Cobra se soit baptisé ainsi tout seul pour réparer une inégalité administrative. Son prénom, Corentin, aurait pu lui aller, mais le patronyme de Branichon était pour lui une humiliation congénitale, un vrai handicap social. Plus jeune, il essuya tous les quolibets dont les enfants sont capables, cornichon étant le plus mignon. Il régla l'affaire à coups de poing et depuis ne tolère que Cobra.

Une parodie de calme plane sur le terrain. La balle est récupérée par le gardien d'en face qui opère un long dégagement en direction de Francis. Les dernières secondes de la rencontre ne peuvent être profitables que proches du but de l'autre. Cela se joue maintenant de goal à goal. Cobra court seul derrière les rebonds du ballon, décidé à donner une leçon à ce grand fayot.

Le reptile est plus rapide que l'on ne pense. Francis le voit fondre sur lui comme un missile avant qu'il ne perde le contrôle de sa course, atterrisse tête la première à ses pieds. Joueur et ballon arrivent en même temps. De façon réflexe, Francis arme le tir en reprise de volée. Une fraction de seconde, les deux sphères sont à sa merci, il ressent un violent conflit en lui, une pulsion, une envie.

La foule s'est tue. Ses mains meurtries exigent la tête du Cobra si possible aplatie. Il sait Monsieur Orca, sur la ligne de craie, les yeux braqués sur lui. Lui vient, en flash, la citation de la 504, « *un homme, ça s'empêche* ». Dans un souffle d'air comprimé, comme une balle de golf arrachée par un swing de professionnel, Cobra constate la disparition de la balle au ras de son nez, miraculeusement indemne.

Le remplaçant de Jérônimo, fraîchement rentré, surprend par son accélération, évite la sortie en touche,

passé les défenseurs et tire dans la lucarne. Le gardien plonge dans la bonne direction. La force de la frappe lui retourne les doigts. But. 1.0.

Dès l'action suivante, Cobra, vexé d'être mené au score, provoque un défenseur, le pousse à la faute et obtient un penalty. Francis s'inquiète. N'ayant pas de gants assez grands pour loger ses pansements en partie déchirés, c'est comme s'il jouait à mains nues. Cobra en tirera profit. Pour autant, il se félicite de ne pas avoir cédé aux sirènes de la vengeance. Comme elles savent y faire ; lui, le plus doux des garçons, un instant, a bien failli succomber à la séduction de la violence.

Le défenseur fautif le cherche du regard, dévasté par la culpabilité d'avoir perdu ses nerfs pour une insulte visant sa mère. Francis comprend tellement l'expression du pauvre arrière gauche qu'il lui adresse un petit sourire, une compréhension, un pardon.

Le ballon est placé au point de réparation. Francis se concentre dans ses buts. Il convoque mentalement Van Halen, le rythme commence à l'envoûter, la batterie cogne en lui. Des gants de géant atterrissent à ses pieds, tombés du ciel. Il y glisse ses moignons entourés de linge.

Il se retourne, mais il sait. Juste derrière lui, l'ancien international de Lille s'est planté comme un menhir. Francis, en un éclair, n'a plus peur des baudruches, il a une revanche, à la loyale, à prendre. Il est déterminé à les battre, avec la manière, en prenant même des gants, et lesquels !

Olivia est collée à son père debout devant le banc de touche. De ce tir va dépendre l'avenir du club. L'entraîneur sait que les gants de César ont défendu l'équipe France à

plusieurs reprises. Un homme comme lui s'empêche d'être ému, il prend juste Olivia par les épaules.

Francis serre les poings dans le cuir épais. Il capte le moindre détail de la prise d'élan de Cobra. Électrisé par les guitares, il n'a ni peur, ni sentiment mauvais. Défendre n'est ni agresser ni se soumettre, juste un devoir.

Cobra, sous les yeux du public, droit comme un bâton, s'élançe et frappe la balle. Avantage d'être grand, Francis plonge en lucarne poings soudés, repousse la menace, délivre son équipe, son club. La victoire est acquise, les gradins s'agitent, Olivia lui saute au cou, les joueurs exultent, il ne le réalise pas encore.

À la sortie des vestiaires, la douche n'a pas dissipé l'image du rictus de Jérônimo sur son brancard. Olivia et son père l'attendent pour rentrer à Saint-Désir. Il traîne comme s'il avait perdu quelque chose. Il revient sur ses pas, à l'entrée du stade et soudainement empoigne Cobra au pull et le secoue tel un pommier à cidre, l'automne à la récolte. Le caïd tente de résister, mais un séisme lui fait perdre pied. Superbe, morgue, arrogance, combines, ruse, irrespect roulent au sol comme des pommes véreuses dans lesquelles il risque de tomber lui-même.

Son sac de sport ne résiste pas à la secousse et parmi les chaussettes sales, restitue l'album de vignettes volé. Francis reprend juste sa collection de photos de joueurs, et lui montre de l'index la sortie sans rien dire.

Monsieur César est encore là, derrière lui. Il range son livre, sort les gants mythiques, les tend au vieil entraîneur.

— Merci ! Ce sont des gants de magicien. Voici.

— Tu n’as plus peur des baudruches, mon garçon, tu as bien défendu, tu es un vrai gardien, à toi de jouer maintenant.

Depuis cette date, de l’eau s’est écoulée dans le Cirieux, ruisseau derrière la mairie, beaucoup trop, du temps aussi, quarante-sept ans.

Francis occupe depuis cinq mandats déjà la mission de Monsieur Orca à la Mairie. Il ne se représentera pas. Il est temps pour lui de raccrocher.

La vieille bibliothèque, avec ses ouvrages bien rangés, est toujours là. Il a juste ajouté deux objets personnels qui ont guidé sa carrière, les gants de César sur l’album photo des héros d’hier, aujourd’hui oubliés de tous, ou presque.

Quand il lève le nez de son ordinateur, reviennent à ses oreilles les Dire Straits, Van Halen, Capdevielle et Cabrel d’antan. Même les gloires, un temps, immenses, se font rares, s’atrophient dans les mémoires et disparaîtront comme sont partis définitivement Monsieur César, ou Monsieur Orca. Il est peut-être maintenant l’un des seuls détenteurs de ce souvenir.

Il tourne les pages de l’album des vignettes de son adolescence décolorées à la lumière du temps. Ces anciens ne sauront jamais à quel point un bel exemple peut sortir du cadre de la pelouse. Ils lui ont appris que défendre ce que l’on pense juste donne du sens à l’absurdité du monde d’hier comme d’aujourd’hui. Une boussole dans le brouillard.

Certes, les habitants lui donnent du Monsieur le Maire. Francis n'est pas dupe, il sait bien qu'il s'agit depuis des années pour un patelin que personne ne connaît à l'échelle de la planète, où très peu passeront, un endroit comme tant de lieux, de personnes, inexistantes pour la plupart.

Ce soir, il est un peu défait, les bras lui tombent devant l'ampleur des faits. Il compte, ce n'est pas son genre, les trimestres d'activité qu'il lui reste. Olivia, elle, ne veut pas entendre parler de retraite. À bientôt soixante-quatre ans, elle continue à recevoir dans son cabinet de musicothérapie. Après quatre décennies, l'on ne parle plus de patients venus au fil du temps se joindre à la danse, mais d'amis.

Il avoue avoir regardé, au départ, amusé ce club d'éternels convalescents, assidus, pieds nus dans la grande salle, à faire des mouvements désarticulés au son de musiques planantes. Des jeunes, filles et garçons, se sont fondus avec les aînés, chacun trouvant à apaiser quelque chose dans sa tête ou son corps.

Maintenant, il comprend pourquoi Olivia et lui ne se sont jamais quittés depuis le lycée. Inspirés des mêmes modèles, sans se l'être dit, ils savent le match de la vie, quoi que l'on fasse, perdu. Ces personnes qui dansent ont beau se tortiller tant qu'elles veulent, le temps les attend. Francis n'a jamais voulu croire que tout cela ne servait pas à grand-chose. Tout ce temps passé pour des championnats de campagne, à trouver des bénévoles, tous ces week-ends passés en bagnole, non, ce n'est pas rien.

Tous ces petits gestes ont leur noblesse. Au début, il rêvait réussite, trouvait démagogue la phrase de Coubertin « *l'important n'est pas de gagner, mais de participer* ». En

fait, il a vu qu'à vénérer score, buts, l'ont peut se casser les dents.

À mesure que son temps de jeu approche la fin de la partie, l'art et la manière de jouer importent plus que le résultat. Partir sans peur des baudruches, prendre plaisir à ce vaste carnaval est sans doute la vraie ambition.

Ce soir, pour Francis, le cirque est malgré tout funeste. Le Cirieux, le petit filet d'eau de son enfance, là, juste derrière la Mairie, s'est fâché. Les pluies incessantes des derniers jours, les modifications hydrauliques de l'ancienne fromagerie de Malicorne, qu'il a lui-même signées, et d'autres facteurs climatiques déréglés, ont dévasté, en aval, la menuiserie, l'employeur de la ville et sponsor du club de foot.

En trois jours et nuits, maisons détruites, familles à reloger, chômage se sont abattus sur la commune et sur la fin de son mandat. Jérônimo, le directeur de l'entreprise, sponsor du club avec qui il vient de raccrocher au téléphone, a confirmé l'arrêt d'activité. L'usine ne repartira pas, son actionnaire délocalise cet atelier dans un pays dont les cieux, comme les salaires, sont moins chargés. En d'autres termes, c'est la mort économique et sportive de la ville.

Devant la catastrophe, il recourt à sa méthode de guerre. AirPods dans les oreilles, il cherche, dans sa playlist, son morceau fétiche de Van Halen, celui des coups durs. Dans la salle de gym de la mairie, le tee-shirt trempé, il cogne dans le sac frappe suspendu, en symbiose avec Alex Van Halen, le batteur qui ne soupçonnera pas non plus qu'il l'a mené plus d'une fois à la baguette pour se dépasser. Les gants de César martèlent le sac. Il y voit la tête de Cobra et s'offre un plaisir. Il n'en est pas fier, car, à

ce que l'on dit, il aurait eu un grave accident en rallye. Sa copilote n'aurait pas survécu à ses blessures. Elle était sa femme, il ne s'est jamais pardonné cette faute de pilotage, et s'est réfugié dans l'addiction au travail, pour oublier.

Les cheveux encore mouillés, il enfourche son vélo à assistance électrique pour s'inquiéter des sinistrés, prendre des photos. Il faut faire quelque chose. Là encore, ce n'est parce que la lutte est perdue qu'il ne faut pas de lancer dans la bataille.

Francis mouline des jambes et de la tête. Il a déjà l'idée de monter un match exhibition de charité pour éponger la détresse des administrés. Mais, mauvaise idée, il ne se reconnaît pas dans la charité, son attachement à l'école publique peut-être, moins encore dans la démonstration.

Le Cirieux s'est retiré de la menuiserie, mais a causé de sérieux dégâts, les bois ont gonflé, les machines sont noyées dans la boue, les employés poussent la vase du bout de leur balai. Jérônimo a la tête qu'il avait sur la civière, en 1978, les chevilles cassées.

Le spectacle de désolation coupe les pattes du Rocheteau de Saint-Germain la campagne. Pourtant, fidèle à son idée que chaque tuile est utile, il imagine déjà ce parc de machines souillé, bientôt rouillé, bradé par le liquidateur pour trois fois rien. Il va proposer au personnel de les investir ces trois francs six sous, tous ensemble, caristes, menuisiers, comptable, directeur général et ils fonderont leur coopérative à parts égales. La maintenance remettra en service le matériel, le bureau d'études réalisera enfin son rêve de faire du sur-mesure, du design, d'arrêter les meubles bas de gamme de cuisine face aux invasions de Chine. La stratégie de jeu se met en place dans l'esprit de l'avant-

centre. Les emplois de ceux qui suivront l'aventure pourront être sauvés. En revanche, il préfère ne pas laisser Francis espérer, le club ne pourra plus être financé.

Francis l'a bien compris. Il n'est pas né de la dernière pluie, c'est pourquoi une averse ne va pas lui mettre définitivement la tête sous l'eau. Pour Camus, le remède à l'adversité est l'amitié, ce qui lui inspire une idée.

Olivia et Francis se mettent à travailler sur un projet de match de la fraternité, avec tous les anciens joueurs volontaires pour constituer deux équipes et s'affronter amicalement. Les photos de l'album Paninis sont digitalisées, des coupures de presse de la carrière de Monsieur César, des clichés retrouvés et dans les archives familiales, des documents, des images de Monsieur Orca dans la force de l'âge. Ce sera un match en leur souvenir et, à n'en pas douter, une partie du Pays d'Auge devrait avoir de la mémoire.

Olivia garde sa réputation de fouine, aussi, elle poste, en complément de l'annonce sonore et visuelle de l'évènement, une petite rétrospective instructive de la vie de Louis Bielman, dont l'endroit porte le nom. Quarante ans plus tard, les jeunes et moins jeunes doivent toujours fréquenter ce lieu, prononcer ce nom sans savoir. Technologie aidant, plus besoin de se rendre à la bibliothèque de Lisieux, aujourd'hui désaffectée. En quelques clics, elle découvre que ce Louis Bielman a été un footballeur Lexovien, un athlète et, avec émotion, apprend qu'il fut le gardien de but du club. Incroyable ! Il fut entraîneur, pionnier en pédagogie sportive, voire en thérapie en aidant les jeunes à sortir des images traumatisantes des bombardements qui rasèrent une grande partie de la ville pendant la dernière guerre.

Francis creuse aussi la biographie et lit que ce chirurgien-dentiste de son état coordonna les secours pour la Croix-Rouge sous les bombes. Il se revoit avec Monsieur Orca dans la 504, ses mains bandées devant le dispensaire.

Il chasse cette idée, il n'est pas question de revanche, mais de retrouvailles, malgré les mauvais moments, à un moment, il faut faire la paix.

Les places du match de la fraternité sont gratuites. Sans obligation, en parallèle, une cagnotte en ligne commence à se remplir. Les photos, les noms, les lieux parlent à beaucoup qui se renvoient les liens, reprennent contact des années plus tard, se questionnent sur les uns, les autres. D'un coup, la tirelire numérique explose et gagne plusieurs années de trésorerie du club. C'est une erreur, un bug. Olivia la tête chercheuse entre dans les entrailles de l'outil de paiement en ligne, accède à la liste des sommes, aux adresses électroniques des donateurs. En face d'un nombre à cinq chiffres : une société de sécurité, et de transport de fonds, très connue.

C'est le jour, Francis est en avance pour se laisser le temps de saluer ses vieux camarades avant le match de gala. Il se gare après l'ancienne prison. Pas de Simca 1000 Rallye 3. Depuis bientôt cinquante ans, à chaque passage, il ne peut contrôler le surgissement de cette image. Au début elle le faisait frémir, depuis longtemps déjà, elle le fait sourire.

Il ouvre le coffre, sort son sac. La dernière partie de foot sans doute pour les gants de Monsieur César.

Une sorte de camion l'intrigue, garé un peu plus loin devant. Une intuition ; il s'immobilise. La portière côté conducteur s'ouvre, personne ne descend. Une porte latérale arrière glisse électriquement d'où sort un bras robot auquel est suspendu un fauteuil roulant. À l'avant du fourgon

blanc, un banc amovible se met en place. Un homme chauve se glisse sur cette plaque de transfert mécanisée avant de se laisser tomber dans la chaise pour paralysés.

Francis ne peut contenir une bouffée d'appréhension, c'est un peu bête à soixante ans passés.

Captivé par la cinématique des appareils qui sont en train de se replier automatiquement, Francis ne voit que maintenant un logo sur le hayon arrière. Le sigle de l'utilitaire, vraisemblablement une étoile, a été retiré. À la place, une silhouette assise en lotus qui, il n'en croit ses yeux, revêt ses propres traits, les mains en méditation forment une boule. Au-dessus de la figurine, un serpent, gueule ouverte, crochets menaçants le surplombe, le protège.

Olivia lui en dirait plus, mais lui vient en mémoire ce voyage qu'ils ont fait ensemble au Cambodge. Le guide du temple Ankor Vat vénérât ce serpent comme le protecteur des eaux et du Bouddha. Coïncidences ou agencement programmé dont il n'a pas le mode d'emploi, il est un peu troublé par ces retrouvailles improbables venues justement d'une inondation. Au même endroit, quarante-sept ans plus tard, tout revient, Cirieux et la Touques coulent toujours alors que l'eau d'époque est bien loin. Que faut-il comprendre de la roue du temps, de la mémoire de l'eau ?

Comme s'ils ne s'étaient jamais fâchés, jamais quittés, Francis arrive dans le dos de l'homme paraplégique. Il a perdu ses cheveux et l'usage de ses jambes, mais c'est bien lui. Francis prend les poignées du fauteuil, Cobra sans un mot se laisse conduire vers le stade...

Du même auteur

Manuscripto – Flandrin (Tome 1) – 2023



Manuscripto – Les lettres masquées de Venise (Tome 2) – 2024



Correction, mise en page, couverture :
Gwenaëlle Le Goff Viard – www.paroles-de-plume.fr